



Papa contemplant l'image de son image.

LA MELANCOLIE DU PERE

Jean-Pierre Lebrun

(29) Je partirai ¹, si vous le voulez bien de l'image qui illustre la couverture du livre de **Joël Dor**, *Le Père et sa fonction en psychanalyse* ².

Peut-être que vous n'y avez pas fait attention mais elle représente un père qui regarde une photo, photo qui serait celle de son fils alors qu'une brave dame qui est supposée être la mère, se trouve à côté de lui en tenant le fiston sur les bras. Et la petite mention en-dessous de cette photo c'est "Père contemplant l'image de son image". Alors j'ai trouvé que ça illustrait très bien ce livre de **Joël Dor** qui me semble laisser en suspens en même temps qu'en panne ce que **Lacan** apporte de décisif sur la question de la fonction paternelle, et plus particulièrement sur la catégorie du père réel. Et il s'est

¹Il a été laissé à cette intervention son style parlé. Seules les tournures de phrase ont été reformulées, mais son contenu n'a pas été modifié.

²J. DOR, *Le Père et sa fonction en psychanalyse*, Point Hors Ligne, 1989.

avéré qu'au hasard de mes lectures, guidées d'ailleurs par un collègue, j'ai trouvé un texte de **Kierkegaard** qui m'a semblé la réponse lacanienne, j'ai envie de dire, à cette vignette et à ce qu'elle illustrait ce livre de **Joël Dor**. Alors je vous lis ce texte, c'est un tout petit peu long mais (30) je pense qu'il a tout son mérite. C'est un texte qui est extrait du *Sourd Désespoir* qui est un petit apologue des *Etapas sur le chemin de la vie*.

« Il y avait une fois un père et un fils. Un fils est comme un miroir où le père se regarde lui-même. Et pour le fils, le père est à son tour comme un miroir où il se voit tel qu'il sera plus tard. Pourtant ils ne se regardaient que rarement ainsi. Leur commerce de tous les jours était fait de la gaieté d'une conversation enjouée et animée. Seulement il arrivait parfois que le père s'arrête, le visage triste, en face du fils, il le regardait et disait : "Pauvre enfant, tu vis dans un sourd désespoir". Il ne fût jamais question de savoir comment il fallait comprendre cela, et à quel degré c'était vrai. Le père se croyait responsable de la mélancolie du fils, et le fils croyait que c'était lui qui avait donné naissance à la douleur du père. Mais ils n'échangeaient jamais un mot là-dessus.

Alors le père mourût et le fils vit, comprit, éprouva bien des aspects différents de la tentation et de l'épreuve. Mais une seule chose lui manquait, une seule chose le touchait, c'était cette parole là et c'était la voix du père au moment où il la prononçait. Puis le fils devint à son tour un vieillard et comme l'amour crée tout ce qu'il veut, le regret lui apprit non pas il est vrai à arracher quelque renseignement au silence de l'éternité, mais à imiter la voix du père jusqu'à ce que la ressemblance fût parfaite. Il ne se regarda pas dans un miroir car le miroir n'existait plus. Mais dans la solitude il trouvait une consolation à écouter la voix de son père dire : "Pauvre enfant, tu vis dans un sourd désespoir". Car le père était le seul qui l'eût compris et pourtant il ne savait même pas s'il l'avait compris. Et le père était le seul confident qu'il eût

eu, mais la mort n'avait pas interrompu cette confiance. » ³

Alors j'ai trouvé que ce petit texte de **Kierkegaard** venait comme répondre à ce livre de **Joël Dor** de la même façon que justement **Lacan** s'était appuyé sur **Kierkegaard** pour essayer d'aller un peu plus loin que ce qu'il avait mis en place lorsqu'il avait élaboré la question de la métaphore paternelle. Il faisait aboutir cette élaboration dans deux leçons de janvier 58, (31)d'ailleurs les seules leçons, je pense, auxquelles il ait jamais donné un titre, en l'occurrence précisément *La Métaphore paternelle* ⁴ ; après avoir fait ces deux leçons là, il part en vacances semble-t-il parce qu'il y a une interruption du Séminaire, il y a encore une séance et puis, à la séance suivante, il dit ceci :

« Ceci c'est le sens de tout ce qu'ici je m'efforce de vous rappeler, de ce qui se manifeste dans ces phénomènes du désir humain, à savoir, sa foncière subduction, pour ne pas dire subversion par un certain rapport qui est le rapport du désir au signifiant. Aujourd'hui ce n'est pas tellement cela que je vous rappellerai une fois de plus, mais je vous montrerai ce que signifie dans une perspective rigoureuse, celle qui maintient l'originalité de la condition du désir de l'homme, ce que représente pour lui ce quelque chose qui toujours est plus ou moins impliqué dans le maniement que vous faites de cette notion du désir qui mérite d'en être distingué. Je dirais plus qu'il ne peut commencer d'être articulé qu'à partir du moment où ici nous sommes suffisamment inculqués de la notion de la complexité dans laquelle se constitue ce désir et cette notion dont je parle qui veut être l'autre pôle du discours d'aujourd'hui : elle s'appelle la jouissance. » ⁵

³Cité par Y. DEPELSENAIRE, *Miroir et mélancolie*, in *Ornicar*, *Analytica* volume 22, 1980. Voir aussi *Un Pseudonyme dans les profondeurs du goût*, *Analytica*, volume 43, 1986, pp. 41-58.

⁴J. LACAN, Séminaire V, *Les Formations de l'inconscient*, Séances des 15 et 22 janvier 1958, inédit.

⁵J. LACAN, Séminaire V, *Les Formations de l'inconscient*, Séance du 5 mars 1958, inédit.

Ainsi donc, après avoir mis à plat toute cette question du père symbolique, il revient une séance plus tard pointer cette question de la jouissance dont, à ma connaissance, ce serait la première fois que ce concept serait amené aussi directement ⁶ ; il n'en parlera d'ailleurs plus, c'est dans cette séance là qu'il fait la critique de la pièce *Le Balcon* de **Jean Genet** ; et puis cette question de la jouissance va se perdre et elle va revenir bien sûr plus tard, à savoir dans *L'Ethique de la psychanalyse*. Alors, après avoir donc élaboré la métaphore paternelle, il nous invite à questionner l'autre côté (32) des choses, soit le reste de cette opération signifiante. Après avoir mis en place correctement ce qu'il en était du père symbolique en tant qu'articulation minimale du fait langagier lui-même, **Lacan** nous invite à interroger le père réel ou, si vous voulez pour essayer d'éviter les confusions entre père réel et père de la réalité, ce que je me suis permis d'appeler le réel du père, c'est-à-dire ce point - ce qui a très bien été évoqué par **Jean-Paul Hiltenbrand**, - ce point d'inéluctable jouissance par lequel une personne est nouée à son rôle et où d'ailleurs, soit dit en passant, il me semble que se situe le point de disjonction entre ce qu'il en est de la psychanalyse et ce qu'il en est de la sociologie, qui peut, quant à elle, toujours se contenter d'interroger comment une personne tient son rôle sans avoir à se soucier de la jouissance qui y est en jeu.

Cette jouissance, ne serait-ce pas quelque chose du même tabac que ce qu'évoque **Kierkegaard** quand, reprenant **St Paul**, il parle de "l'écharde dans la chair". Il est d'ailleurs très curieux de constater que le mot jouissance vient très fréquemment chez **Kierkegaard**, tout au moins dans les traductions que nous en

⁶Ceci semble être partiellement inexact à suivre le travail de M.C. LAZNIK-PENOT, *La Mise en place du concept de jouissance chez Lacan*, Revue française de psychanalyse, Tome LIV, janvier-février 1990.

possédons. Et ce père réel, ce père castré est-ce que ce n'est pas aussi ce à quoi renvoie **Kierkegaard** lorsqu'il évoque "le péché du père" ?

Ce qui m'amène à ce que je voulais un peu développer, à savoir pourquoi **Lacan** se réfère-t-il à **Kierkegaard** ? Surtout d'ailleurs dans cette séance unique des noms du père ⁷ que **Anne Calberg** nous a invité à travailler en Belgique, et dans laquelle il le cite très précisément, ce qu'il fera encore à d'autres moments, mais toujours pour soutenir une interrogation sur ce qu'il en est du père réel.

Tout un temps je m'étais d'ailleurs demandé s'il y avait en philosophie quelqu'un qui avait interrogé la question de la paternité. Il se fait qu'il est vrai - tout au moins, à ma connaissance - qu'il n'y a pas de philosophe qui se soit directement interrogé sur cette question, sauf peut-être (33) justement **Kierkegaard**. Mais il y a, je pense, une autre raison pour laquelle **Lacan** s'appuie sur **Kierkegaard**, et c'est sans doute parce que celui-ci n'a eu de cesse d'être celui qui a donné sa juste place à l'angoisse.

Lacan fait d'ailleurs référence à ce texte que vous connaissez sans doute, mais dont je vous rappelle le contenu parce qu'il est très parlant pour nous, à savoir *Crainte et tremblement* ⁸, où l'auteur se réfère à deux personnages qu'il met en opposition : **Agamemnon** et **Abraham**. Vous savez que **Kierkegaard** y montre qu'en fin de compte **Agamemnon** n'est pas vraiment un héros solitaire dans la mesure où il dispose toujours de l'image que lui renvoie le groupe social pour le soutenir dans ce qu'il va faire lorsqu'il consent à sacrifier **Iphigénie** pour pouvoir obtenir de

⁷J. LACAN, Séance unique du 20 novembre 1963, publié dans le Bulletin de l'Association freudienne, inédit.

⁸S. KIERKEGAARD, *Crainte et tremblement*, Aubier, 1984.

la part des dieux des vents favorables afin de pouvoir prendre le chemin de **Troie**. Ce n'est pas donc vraiment une solitude absolue, comme celle d'**Abraham**, nous précise **Kierkegaard**, dans la mesure précisément, où en partant pour aller immoler son fils, le père d'**Isaac** se trouve sans plus personne pour appréhender la portée de son acte. C'est un acte radicalement incompréhensible. Et c'est soutenir une telle solitude dans l'acte qui va amener ce saut du biologique au langagier, puisqu'au lieu d'avoir ce fils sacrifié, il y aura cette substitution par le bélier, un peu de la même façon qu'au lieu d'avoir l'enfant-objet de la jouissance de la mère, il va y avoir substitution par le représentant phallique.

Ce sur quoi je voudrais attirer l'attention, c'est l'analogie qui existe entre ce que dit **Lacan** de l'acte et ce que l'on trouve chez **Kierkegaard** à propos de la Foi, car cela semble en effet très proche : la Foi pour **Kierkegaard** n'est pas du tout du côté de la croyance ou de l'opinion, c'est du côté du pari, du risque, « *du miracle, dit-il, dont nul n'est exclu, car celui qui suit la voie étroite de la Foi, personne ne peut l'aider, personne ne peut le comprendre* ». Et en passant ne pouvons-nous pas nous interroger quelque peu sur cette distinction qu'introduit **Kierkegaard** entre les stades éthique, esthétique et religieux : le stade éthique étant celui où l'individu est possédé par cette immédiateté dont il pense faire le cadre de sa possession et (34) il en prend trois exemples notoires **Don Juan**, **Faust** et **Néron** ; ensuite il définit le stade esthétique où la pensée de la mort est déjà intégrée, et dont le héros tragique serait le paradigme, ainsi en est-il d'**Agamemnon** ; et enfin nous aurions le stade religieux où là, bien qu'il ne s'agisse absolument pas d'un individualisme, c'est le triomphe de la singularité, du singulier. Cette distinction entre ces trois stades n'est pas sans évoquer curieusement les trois registres de **Lacan** : l'imaginaire qui serait plutôt du côté du stade

esthétique, la dimension symbolique qui serait plutôt équivalente au stade éthique et la question du réel qui serait peut-être abordée par **Kierkegaard** au travers de ce stade religieux. Tout ceci, d'autant plus que nous pouvons trouver un passage du "post-scriptum" curieux en ce que **Kierkegaard** y distingue deux religieux, et fait du coup éclater les trois stades de l'existence en quatre sphères. Je vais vous lire ce qu'il y dit :

« Toutes les conceptions de l'existence se classent suivant le degré d'intériorisation dialectique de l'individu. Dans l'esthétique l'individu, non dialectique en lui-même a sa dialectique en dehors de lui. Au stade éthique l'individu dialectique en lui-même, emploie intérieurement la dialectique à l'affirmation de sa personne, sans donc que son motif dernier devienne dialectique en soi, puisque le moi fondamental s'emploie à se surmonter et à s'affirmer lui-même. La formule "deviens ce que tu es" scande le rythme de l'éthicien. »

Et puis il ajoute : *« Si l'individu a une dialectique intérieure qui s'emploie à l'anéantissement du moi devant Dieu, nous avons la religiosité A. Si l'individu a la dialectique du paradoxe, si tout reste d'immanence foncière est anéanti, si toute liaison est coupée et si l'individu se trouve ainsi au point extrême de l'existence, nous avons la religiosité du paradoxe. Cette intériorité paradoxale est la plus grande possible, car même la détermination la plus dialectique qui demeure dans le cadre de l'immanence a pour ainsi dire une possibilité de faux-fuyant, de dérobade, de retour à l'éternel situé en arrière ; il semble que l'on n'ait pas tout engagé. Mais la rupture porte l'intériorité à sa plus grande intensité possible... »⁹.*

(35) Ainsi au point extrême de l'existence, nous avons la religiosité du type deux, que **Kierkegaard** appelle religiosité du paradoxe. Cela m'a évoqué presque aussitôt une différence qu'il conviendrait de faire entre une religiosité symptomatique et une

⁹ Texte extrait du Journal de KIERKEGAARD, cité par Maryvonne PERROT, in *Sören Kierkegaard, l'exception*, Editions de Beffroi, 1989, pp. 119-120.

autre qui devrait être appelée sinthomatique...

Alors de cette catégorie du père réel, de cet au-delà du père imaginaire et du père symbolique évoqué par **Lacan** qui lui-même s'appuyait sur **Kierkegaard**, qu'est-ce que nous pourrions dire ? **Lacan** nous précise dans sa leçon unique consacrée aux "noms du père" que « *Freud a tracé le clivage d'un chemin qui va infiniment plus loin structurellement que la borne qu'il a posée : le meurtre du père* » ¹⁰.

Alors si vous le voulez bien je vais passer à un autre Danois pour essayer d'avancer quelque peu encore, soit à celui auquel **Lacan** nous renvoie aussi, ce prince du Danemark qu'est **Hamlet**. **Lacan** nous dit de la tragédie d'Elseigneur que c'est la tragédie du désir. Ne pourrions-nous dire que c'est la tragédie du désir du psychanalyste d'aujourd'hui ? Parce que **Hamlet** sait et qu'**Oedipe** quant à lui, ne sait pas. L'analyste d'aujourd'hui est un peu tel **Hamlet**, il sait ce qu'il lui faut faire, mais sa question est plutôt : d'où va-t-il s'y autoriser ? **Hamlet** est un peu un **Oedipe** à qui le père **Freud** a parlé, et chaque psychanalyste est un peu dans cette même position. Et si comme "analyste lacanien" celui-ci sait qu'il ne doit s'autoriser que de lui-même, ce savoir ne l'empêche pas d'avoir à soutenir son acte d'ailleurs que de cette maxime. Car, et je cite **Lacan** dans une phrase que je trouve tout à fait impressionnante dans ce qu'elle nous ouvre comme réflexions sur ce qu'il en est du surmoi et de la fonction surmoïque dans les groupes d'analystes, car dit-il dans le commentaire qu'il consacre à **Hamlet** « *Celui qui sait n'a pas payé le crime d'exister* » ¹¹.

(36)Hamlet et **Kierkegaard** ont aussi en commun d'avoir connu tous

¹⁰J. LACAN, Séance unique du 20 novembre 1963, inédit.

¹¹J. LACAN, *Le Désir et son interprétation*, Séance du 4 mars 1959, inédit.

les deux la mélancolie; le premier est décrit comme tel, et ce symptôme sert de moteur à la pièce de **Shakespeare** ; le second a semble-t-il eu plusieurs moments mélancoliques, ce qui d'ailleurs n'a pas été sans en intéresser plus d'un ! ¹²

Retour donc à mon titre, *La Mélancolie du père*. Au sens du génitif objectif puisque **Hamlet** est mélancolique du père, - si vous avez l'occasion de regarder le film de **Laurence Olivier**, qui semble le plus freudien des **Hamlet** c'est-à-dire celui qui justement est le plus mélancolique -, il est mélancolique d'un père imaginaire ; il est aussi en recherche d'un père symbolique, mais en même temps d'un père réel qui soutiendrait son acte. "La mélancolie du père" au sens du génitif subjectif, la mélancolie du père d'**Hamlet** c'est en effet tout aussi évident : sa tristesse, son péché, je cite la pièce « *c'est qu'il fût moissonné - il a été surpris par son meurtrier Claudius - c'est qu'il fût moissonné sans communion, sans viatique, ni onction dans la fleur de ses péchés* » ¹³.

On peut s'interroger sur **Hamlet** et se demander si sa trajectoire, tout au long de cette tragédie, ne nous dit pas quelque chose de ce qu'est la réussite d'un acte ? Ceci serait quand même quelque peu étonnant puisque **Hamlet** ne finit par soutenir son acte qu'une fois blessé à mort, ce qui n'est quand même pas tout à fait ce que nous proposons aux analysants ! Alors, ne serait-ce pas plutôt la tragédie du ratage de l'acte, n'y aurait-il pas là plutôt cette confusion entre mort symbolique et mort réelle que le travail de la cure a charge de distinguer ? Et d'ailleurs **Lacan** parle "d'un acte bousillé". Peut-être s'agit-il de la tragédie d'un acte bousillé, mais qui nous dit la vérité de l'acte ! **Hamlet** serait, comme l'a très

¹²Voir à ce propos : Marguerite GRIMAULT, *La Mélancolie de Kierkegaard*, Aubier, 1965.

¹³W. SHAKESPEARE, *Hamlet*, Acte I, Scène 5, trad. Y Bonnefoy, Mercure de France, 1957, p. 45.

bien dit **Jean** (37)**Starobinski** ¹⁴, « le prototype de l'anomalie qui consiste à ne pas sortir victorieux de la phase oedipienne », à ne pas sortir avec son titre en poche.

Permettez-moi de vous rappeler les interprétations les plus communes des attermoissements d'**Hamlet**. Pour **Freud**, c'est parce qu'il y a le voeu de meurtre du père, le voeu pour la mère, qu'il serait en quelque sorte trop complice de **Claudius**, qu'il ne pourrait effectuer son acte... Ce à quoi d'ailleurs **Lacan** objecte en disant que « ce désir pour la mère, en tant qu'il suscite la rivalité avec celui qui la possède, devrait donc aller dans le même sens que l'action, et non pas l'entraver » ¹⁵. Alors pour **Lacan** la raison de la procrastination du héros d'Elseneur serait plutôt de ne pas avoir fait le deuil du phallus. Et vous savez que c'est en trois temps que le prince de Danemark accomplira ce travail de deuil. Un premier temps, où il se représente en scène dans la fameuse souricière, où il demande à des comédiens de jouer la pantomime du meurtre ; un deuxième moment, celui de la scène du cimetière, où il pourra s'identifier à **Laërte** pleurant la mort de sa soeur **Ophélie**, identification non plus à une image positivée - celle de la play-scène - mais à une absence - celle **d'Ophélie** ; troisième moment enfin, où Hamlet, frappé à mort lors du duel avec **Laërte**, n'ayant donc plus rien à perdre, pourra accomplir la vengeance prescrite.

Je voudrais ici soulever quelque trait à quoi il me semble - si je ne me trompe pas - **Lacan** n'a peut-être pas donné le relief suffisant, ce qui chez lui est plutôt rare et ici sans doute paradoxal... enfin je laisse la question ouverte. C'est que, si ce n'est que frappé à mort que **Hamlet** parvient à soutenir son acte,

14J. STAROBINSKI, *Hamlet et Freud*, Préface à *Hamlet et Oedipe* de E. Jones, Gallimard, 1967.

15J. LACAN, *Le Désir et son interprétation*, Séance du 8 avril 1959, inédit.

il n'accomplit par ailleurs son crime vengeur qu'après la mort de sa mère, **Gertrude**. Ceci est tout à fait repérable dans la pièce : il soutient son acte seulement après l'empoisonnement accidentel de **Gertrude**. Déjà **Jones** avait longuement évoqué cette question du matricide et c'est sans doute le chapitre le plus intéressant de son *Hamlet et Oedipe* ; il y avance que « nous sondons ici les profondeurs les plus sombres » et « que (38) pour Hamlet toute la difficulté était de savoir quel traitement il fallait réserver à sa mère »¹⁶. **Jones**, s'il évoque déjà ce matricide, ne repère pourtant pas ce fait que ce n'est qu'après la mort de sa mère que **Hamlet** est à même de soutenir son acte, et il termine en donnant sa formule selon laquelle ce qu'**Hamlet** ne pouvait pas, c'était ajouter un parricide à l'inceste.

Alors je vais me permettre d'aller un peu plus loin, je ne sais pas si pour autant ce sera beaucoup plus loin ... ! Ce que **Hamlet** ne peut soutenir, c'est la simultanéité du voeu incestueux et du voeu matricide, ou plus simplement, ce qu'il ne peut négocier, c'est le voeu matricide, parce que le père l'a laissé en panne avec un tel voeu, vu que comme père réel, il ne lui a été d'aucun secours étant donné que lui même n'a pas vraiment entamé la mère. **Lacan** appelle d'ailleurs le père d'**Hamlet** dans le Séminaire sur *Le Transfert*, un "chevalier de l'amour courtois"¹⁷, en rapport sans doute avec le "chevalier de la foi" auquel se réfère **Kierkegaard** ; rappelez-vous aussi, que dans l'intervention première du spectre, ce dernier prescrit très clairement à son fils : « Ne fais rien contre ta mère »¹⁸. **Hamlet** fils serait dès lors, chargé de la castration de la mère par un père qui ne l'aurait pas lui-même entamée.

16E. JONES, *Hamlet et Oedipe*, Gallimard, 1967, p. 98.

17J. LACAN, Séminaire *Le transfert*, Séance du 3 mai 1961, Seuil, p.316.

18W. SHAKESPEARE, *Hamlet*, Acte I, scène 5, ibidem, p. 46.

Nous pouvons donner du poids à une telle lecture, en nous appuyant sur ce chapitre de **Jones** où il nous donne plusieurs éléments qui confortent cette question du matricide ; mais il y en a un qui est tout particulièrement éloquent : c'est que **Hamlet** fait le lapsus d'appeler **Claudius** "sa mère". **Hamlet** dit en effet à **Claudius** « *ma chère mère, au revoir* », **Claudius** répond « *Ton tendre père, Hamlet* », et **Hamlet** de rétorquer : « *Ma mère, je dis bien car père et mère c'est mari et femme et mari et femme c'est même chair, vous êtes donc ma mère* »¹⁹. Ceci évoque bien ce qui est désigné au travers de cette question du matricide qui est loin de s'adresser (39)seulement à la mère comme telle, mais qui renvoie plus encore au lieu-même où s'origine le manque. Il est d'ailleurs curieux que **Kierkegaard**, citait comme exemple de l'homme au stade esthétique le personnage de **Néron** qui est aussi comme vous le savez un matricide, pour, à propos de ce dernier, se demander en plus : « *Qu'est-ce que donc que la mélancolie* » ? Et **Kierkegaard** de répondre : « *l'hystérie de l'esprit* » !

« *Il vient dans la vie de l'homme un moment où l'immédiateté étant pour ainsi dire à maturité réclame une forme de vie supérieure et veut se saisir comme esprit. Si elle n'y réussit pas le mouvement s'arrête, est refoulé et la mélancolie survient. On peut entreprendre beaucoup pour oublier cet échec, travailler, recourir à des moyens moins coupables que ceux de **Néron**, la mélancolie demeure. Elle a quelque chose d'inexplicable ; éprouve-t-on une tristesse, un souci, on en connaît la cause. Mais si l'on demande à un mélancolique la raison de son état, quel poids l'opprime, il répond qu'il n'en sait rien et ne peut l'expliquer. C'est dans cette ignorance que consiste l'infini de la mélancolie.* »²⁰

Ce qui donne à la mélancolie du père, dans les deux sens du génitif, une signification particulière. Cette mélancolie

19w. SHAKESPEARE, *Hamlet*, Acte IV, scène 3, ibidem, p. 145.

20s. KIERKEGAARD, *L'Alternative*, in *Oeuvres complètes*, Tome 4, p. 171.

viendrait alors comme défense contre l'impuissance à entamer l'Autre, là où il s'agit en fait d'une impossibilité, car l'Autre - en l'occurrence ici la mère - est incastrable étant donné qu'elle est toujours déjà castrée. « *Il est tout à fait impossible d'éviter la mère*, nous dit **Lacan** dans *La Relation d'objet, parce qu'elle n'a rien que l'on puisse lui éviter* » ²¹. Ceci nous ramène au fameux problème XXX d'Aristote où il nous pose la question : pourquoi tout être d'exception est-il mélancolique ²² ? Et à l'adresse que fait le père d'**Hamlet** à son fils, à propos de sa mère lorsqu'il lui dit : « *Oh ! entre elle et son âme en combat, dresse-toi !* » ²³, **Lacan** nous soulignant à ce propos : « *Ça c'est (40) une phrase qui est adressée à l'analyste* » ²⁴. Autrement dit, soutiens le clivage entre elle réelle et elle comme Autre. Si ceci est une adresse à l'analyste cela supposerait-il que celui-ci ait guéri de sa propre mélancolie, c'est-à-dire ait guéri de son impuissance à supporter l'universalité de l'impossible ? Cela en ferait-il du même coup un être d'exception mais évidé de toute jouissance de l'exceptionnel ?

21J. LACAN, Séminaire IV, *La Relation d'objet*, Séance du 5 juin 1957, inédit.

22ARISTOTE, *L'Homme de génie et la mélancolie*, trad. de J. Pigeaud, Rivages, 1988, p. 83.

23W. SHAKESPEARE, *Hamlet*, Acte III, Scène 4, ibidem, p. 122.

24J. LACAN, Séminaire VI, Séance du 22 avril 1959, inédit.